

1

J'ai passé les sept premières années de ma vie dans un village du nord de l'Angleterre où, du printemps jusqu'à la moitié de l'automne, les enfants jouaient dans les rues et les femmes discutaient devant les magasins ou par-dessus les barrières des jardins. Lorsque les petites bruines d'octobre cédaient la place aux trombes d'eau, à la grêle et au verglas de novembre, chacun rentrait se réfugier chez soi pour se mettre au chaud.

Pendant les mois qui précédaient l'arrivée du printemps, les rues sombres étaient alors presque désertes. La lueur vacillante des télévisions éclairait les fenêtres des maisons obscures, jusqu'aux branches nues des arbres dont les feuilles mortes s'amoncelaient dans les gouttières. En début de soirée, les claquements de portes annonçaient le retour des hommes dans les foyers. Leurs vieilles voitures déglinguées s'alignaient dans les rues, car à l'exception d'un bus quotidien, il n'y avait alors pas d'autre moyen de transport que le vélo dans la région.

La maison dans laquelle je suis née était un trois-pièces dans une rangée d'habitations mitoyennes, au milieu d'un lotissement situé en bordure de notre village. Ma mère m'avait dit que lorsqu'ils y avaient emménagé, dix ans

avant ma naissance, les maisons sentaient la peinture et le plâtre frais. Les petits jardins, divisés par un étroit passage en ciment, étaient constitués de terre meuble. On n'y trouvait encore ni gazon, ni fleurs, ni buissons.

Pour nombre de jeunes couples, il s'agissait là de leur premier logement. Ils avaient vécu avec leurs parents ou beaux-parents en attendant qu'un logement social soit disponible. Mais s'il était une chose que partageaient toutes les familles venant s'installer dans le nouveau lotissement, c'était bien l'optimisme.

Lorsque je fus assez grande pour remarquer la différence entre notre maison et les habitations voisines, des années de négligence avaient déjà provoqué un certain nombre de dégâts.

La peinture des portes et huisseries s'écaillait, et, à l'inverse du jardin d'à côté, amoureusement entretenu, le nôtre était envahi d'herbes folles et de buissons morts. Le vent emportait avec lui des graines qui germaient parfois, avant de s'étioler puis de mourir.

Excepté au temps où ma mère semblait posséder une énergie débordante, des rideaux grisonnants ornaient tristement les fenêtres, tandis que dans la cour, du linge restait souvent accroché des jours entiers sur les fils qui la traversaient.

Mon frère aîné, Pete, n'était âgé que de quelques mois quand la famille emménagea, mais lorsque j'eus l'âge de le connaître vraiment, il était devenu un adolescent rebelle qui évitait son foyer – et moi également, semblait-il.

La famille de mon père, constituée de trois frères, de leurs femmes et de leurs enfants, de sa sœur célibataire et de mes grands-parents, vivait dans le même village. Petite, j'avais donc plusieurs cousins et cousines de différents âges avec qui m'amuser. Ma mère n'avait qu'une sœur, Janet, qui habitait à plus de cent cinquante kilomètres de chez nous. Je n'ai pas de souvenir de mes grands-parents

maternels, qui eurent leurs deux filles tardivement et moururent alors que j'étais encore bébé.

Chaque dimanche, toute la famille se retrouvait à l'église, les hommes en costume noir, les femmes en robes et vestes de crêpe coordonnées surmontées de divers chapeaux, et les enfants arborant aussi leurs plus beaux habits. Les jeunes garçons étaient vêtus de culottes courtes, de chemises de coton blanc ainsi que de leur cravate et de leur veste d'écolier, et leurs cheveux étaient impeccablement peignés. Les filles, en chemisier, jupe et pull-over, étaient tout aussi élégantes.

Je me souviens que selon les saisons, je portais pour cette occasion soit une robe de tartan, soit une autre en coton rose, avec de petites socquettes dentelées et des chaussures noires. Pete, lui, portait des pantalons de flanelle grise et un blazer bleu marine.

Lorsque ma mère se rendait à l'église vêtue d'une tenue longue, flottante et pleine de vives couleurs indiennes, elle était fort différente des autres femmes présentes. Avec ses cheveux blonds et brillants lui tombant aux épaules, son teint de porcelaine et sa silhouette élancée, je me disais que c'était la plus belle de toutes les mamans. J'aimais les moments où elle se tenait près de moi à l'église, sa main enveloppant la mienne, et je ressentais pour elle un sentiment proche de la honte lorsqu'elle refusait de se rendre à la messe dominicale. « Trop fatiguée » était l'une de ses excuses préférées, ou « Je ne me sens pas bien », et je voyais le visage de mon père se crispier de colère comme nous quitions la maison sans elle.

— Quelle image crois-tu que ça donne quand tu n'es pas là ? lui demandait-il.

Mais elle se contentait de hausser les épaules en murmurant que tout cela lui importait peu.

— Vous irez déjeuner chez ta mère, disait-elle alors d'une voix lasse. Elle est toujours contente de vous avoir.

Mon père sortait alors de la maison d'un pas furieux, Pete et moi tentant de le suivre.

Lorsque l'assemblée familiale constata qu'une fois de plus ma mère n'était pas venue avec nous, mes grands-parents, qui attendaient notre arrivée sur les marches de l'église avec tantes, oncles et cousins, affichèrent clairement leur exaspération.

La main de ma grand-mère se posa brièvement sur mon épaule pour me montrer que ce n'était pas à cause de moi qu'elle était en colère, et nous entrâmes tous prendre place dans l'église.

Trop jeune pour lire les hymnes, j'étais parvenue à apprendre par cœur les paroles les plus populaires, que j'entonnais avec enthousiasme. J'adorais la beauté du lieu, avec ses hautes arches et ses vitraux de couleur, les sons purs de l'orgue et des chœurs, mais le sermon m'ennuyait toujours terriblement. Je n'y comprenais pas grand-chose, et il me semblait ne jamais en finir.

J'avais beau essayer de me tenir tranquille, il m'était difficile de rester si longtemps sans bouger, et Pete, qui visiblement s'ennuyait ferme lui aussi, tentait régulièrement de me faire rire en faisant des grimaces. Si mon père le voyait, il lui décochait un regard noir et mon frère baissait alors les yeux au sol en se vouûtant sur son banc.

— Venez donc manger le rôti du dimanche chez moi, proposait ma grand-mère chaque fois que ma mère manquait à l'appel.

Sa bouche sans rouge à lèvres se pinçait en une expression de désapprobation envers ce qu'elle considérait comme une négligence de ses devoirs familiaux de la part de sa belle-fille. Elle inspirait bruyamment et ajoutait :

— Je doute que Laura ait préparé quoi que ce soit.

Ce qui était effectivement le cas, et comme les hommes du village vantaient leur dévouement dès qu'ils préparaient

eux-mêmes la moindre tasse de thé, il était presque exclu que mon père préparât lui-même un déjeuner.

Les repas du dimanche midi chez ma grand-mère variaient peu – « Les hommes veulent manger un bon rôti quel que soit le temps qu'il fait », répétait-elle toujours. Ainsi, en toute saison, un gros rôti de bœuf était-il toujours placé devant mon grand-père à qui il incombait de le découper, sur une table couverte de ramequins de sauce à l'oignon, de plats de pommes de terre sautées, d'un assortiment de légumes et d'un plateau de Yorkshire puddings. Les assiettes étaient empilées et l'on procédait à un deuxième service avant de servir de gros morceaux de tarte ou un crumble de fruits nappé de crème anglaise.

J'aimais beaucoup aller chez ma grand-mère, dont la cuisine étincelante laissait échapper d'alléchantes odeurs. On y était toujours aux petits soins pour moi, mais en revanche, je n'appréciais pas du tout d'entendre des propos souvent désobligeants sur ma mère.

— Alors comme ça, elle ne se sent pas bien, une fois de plus ? persiflait ma tante avant que ma grand-mère ait eu le temps de lui rappeler de ne rien dire devant moi.

S'ensuivaient quelques raclements de gorge sévères et dubitatifs, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus se retenir.

— J'aimerais savoir de quoi Laura se plaint dans sa vie pour s'apitoyer ainsi sur son sort. Tu as un bon boulot – avec tous les lotissements qui se construisent dans le coin, un charpentier aura toujours du travail. Vous habitez dans une jolie maison et avez deux adorables enfants. Elle n'a jamais envie de rien, pas vrai ? Ce qu'il lui faut, c'est un peu de fermeté, voilà ce que je pense. Tu es bien trop gentil, David, c'est un mauvais exemple pour la petite Sally, et même pour Pete.

Les accès de dépression dans lesquels ma mère semblait régulièrement étaient considérés avec bien peu de tolérance. Les troubles « bipolaires » ou « maniaco-dépressifs »,

comme on les appelle maintenant, ne constituaient pas une maladie largement reconnue, et les mauvais jours de ma mère ne suscitaient aucune compassion dans l'entourage féminin de mon père. La libération de la femme, et, avec elle, la connaissance des différents problèmes physiques et mentaux propres aux femmes, débutèrent peut-être dans les années soixante, mais pendant mon enfance, ces concepts n'avaient pas encore pénétré les foyers de notre petit village ouvrier.

Comme leurs mères avant elles, les femmes mariées travaillaient rarement à l'extérieur. Elles pensaient que leur rôle dans la vie était de tenir la maison propre, de cuisiner de bons petits plats et d'élever leurs enfants comme on les avait elles-mêmes élevées. L'incapacité de ma mère à exécuter ces tâches de manière systématique était considérée comme suspecte, et ses sautes d'humeur mises sur le compte de la paresse et de l'ingratitude.

Le dimanche, que mon père nommait « le jour du Seigneur », nous n'étions pas autorisés à nous amuser dans la rue ou dans les aires de jeu du lotissement.

— Ce serait manquer de respect au Seigneur, déclarait mon père avec fermeté.

Après le déjeuner, je m'asseyais donc dans le salon pour faire du coloriage ou regarder la télévision quand un vieux film en noir en blanc passait. Mes yeux s'égarèrent parfois avec envie du côté de la rue où j'entendais des enfants jouer sans pouvoir aller les rejoindre. Je savais qu'il eût été inutile d'en demander la permission.

Lorsque nous rentrions à la maison, nous la trouvions souvent plongée dans l'obscurité, ma mère couchée dans le canapé. Dans la cheminée, le feu allumé le matin par mon père s'était éteint.

2

Notre maison était constamment remplie de bruits de disputes, suivis de cris perçants puis de sanglots étouffés. Ils étaient fréquents au point d'être devenus une forme de normalité, et, au fil des ans, alors que je passais du stade de bébé à celui de jeune enfant, ils devinrent étroitement imbriqués dans la trame de mon existence.

Mon père n'essayait que rarement de dissimuler son impatience ou de baisser le ton lorsqu'il était confronté à ce qu'il estimait être la maladie imaginaire de sa femme. Je l'entendais régulièrement crier : « Ressaisis-toi un peu, Laura ! » Mais elle en était alors incapable, et cela pouvait durer des jours entiers.

J'avais environ trois ans lorsque j'appris que ce que ma mère appelait ses « jours noirs » la faisait pleurer, mais je ne posai pratiquement pas de question sur le pourquoi de la chose.

Tout ce que je savais, c'était que les manifestations de son malheur et de la frustration de mon père me faisaient peur. Le soir, lorsque le bruit de leur désespoir et de leur colère montait par l'escalier jusque dans ma chambre, où j'essayais de dormir, je mettais mes doigts dans mes oreilles en priant pour qu'ils arrêtent.

À quatorze ans, Pete était un adolescent rebelle et dégingandé, avec une voix qui oscillait entre le déraillement aigu et le grave à l'instant suivant. Lorsqu'il entendait mon père entrer dans l'une de ses colères noires, il le fusillait du regard et quittait la maison avec fracas.

Faire violemment claquer la porte derrière lui était sa seule manière d'exprimer son désarroi.

J'avais souvent envie de le suivre dans ces moments-là, mais mon jeune âge me l'interdisait. Je me contentais alors de me recroqueviller davantage dans mon lit, l'estomac noué, et d'attendre que les cris cessent.

Les années passant, mes souvenirs de ma mère se sont fondus en une sorte de grand collage photographique que j'ai suspendu dans mon esprit pour pouvoir le regarder quand je repense à cette période. Certaines images sont floues, comme passées par le temps, mais d'autres demeurent nettes et précises. Je suis incapable de remettre en ordre tous mes souvenirs, mais je sais que tous ceux que j'ai de ma mère et des instants que nous avons partagés se sont produits avant que j'aie six ans et demi.

Je le sais, car c'est à ce moment que tout a changé.

Dès ma prime enfance, j'avais appris à reconnaître les sautes d'humeur extrêmes de ma mère : des sourires chaleureux à mon réveil, par exemple, annonçaient une bonne journée.

— Allez, debout, petite paresseuse, disait-elle en me chatouillant le ventre avant de me sortir du lit.

Les bons jours, elle prenait le temps de brosser ma chevelure blonde.

— Quels jolis cheveux tu as. Il ne faudra jamais les couper courts, me disait-elle en les nouant ou en les dégageant de mon visage avec un bandeau de velours noir.

— Ils sont comme les tiens, maman, répondais-je, car les cheveux de ma mère avaient la couleur du maïs prêt à être récolté en automne.

— Les miens ne sont pas aussi beaux, ajoutait-elle avant de m'habiller et de m'emmener en bas prendre le petit-déjeuner.

Je la revois encore pendant certaines chaudes journées d'été, vêtue d'une longue jupe en jean et d'un gilet noir et rouge en crochet qu'elle s'était fait elle-même. Elle mettait toujours ses cheveux mi-longs derrière ses oreilles quand, saisie d'un accès d'activité frénétique, elle se lançait dans le ménage de la maison, pour tout nettoyer du sol au plafond. Ses yeux verts brillaient de vivacité tandis qu'elle s'affairait à changer les draps, aspirer les moquettes, nettoyer les vitres et laver les rideaux jaunis par la fumée de ses cigarettes. Une odeur de propre et d'eau de Javel régnait alors partout. Les coussins éparpillés étaient battus pour venir ensuite reprendre leur place sur les canapés de tissu, les vieux journaux et magazines jetés à la poubelle et tout était remis à sa juste place.

Ces jours-là, nous n'étions que toutes les deux à la maison jusqu'à ce que mon frère rentre de l'école et mon père du travail. Une fois le ménage fait, nous passions le reste du temps à jouer, ou bien ma mère m'asseyait près d'elle sur la banquette, son bras autour de mes épaules, et me lisait une histoire.

Oui-Oui et son ami Potiron ou Blanche Neige et les sept nains prenaient alors vie devant moi. Ma mère inventait parfois ses propres histoires, dont j'étais le personnage principal et l'héroïne. Il y était toujours question de rencontres avec des fées, de gentils dragons et d'ogres rieurs – et ces contes-là étaient mes favoris entre tous.

Pendant d'autres de ces bons jours, nous passions l'après-midi à dessiner et à peindre. Ma mère posait de grands livres à colorier sur la table et recouvrait ma robe d'un tissu protecteur. Alors que j'étais occupée à étaler des couleurs vives sur le papier, elle préparait des gâteaux et des biscuits, me passant parfois le saladier pour que

je mélange la pâte. Je guettais le four du coin de l'œil, sachant qu'elle me donnerait un biscuit dès qu'il aurait suffisamment refroidi pour pouvoir être manipulé.

Il arrivait que ma mère, ayant repéré une nouvelle recette dans un magazine, soit si impatiente de la tester qu'elle se ruait immédiatement au magasin le plus proche pour acheter tous les ingrédients nécessaires. Lorsqu'elle rentrait, la table était recouverte de récipients en un rien de temps, et les légumes se retrouvaient bientôt finement découpés, la viande émincée, et la crème fouettée.

— Sally, nous devons dresser une belle table, disait-elle après ces rares accès de frénésie culinaire.

Le beau service de table, un cadeau de mariage, était alors sorti du placard et lavé, ainsi que quelques éléments en argent – une saucière, des petites cuillères, une salière. Ma tâche consistait à humecter un tissu de produit spécial et à frotter l'argenterie pour en ôter les traces noires et lui redonner tout son éclat. J'aimais la sensation sablonneuse de la pâte rose sous mes doigts lorsque je l'aidais à faire disparaître les tâches sombres, avant d'admirer le brillant de chaque objet une fois que nous l'avions poli.

Ces soirs-là, mon père souriait en passant la porte, et il ne manquait pas de faire une remarque sur la propreté de la maison et les bonnes odeurs de cuisine.

Même Pete s'asseyait à table avec nous pour manger, au lieu de prendre sa part et de disparaître dans sa chambre en prétextant qu'il avait des devoirs à finir.

Mes parents semblaient alors relativement détendus, et nous ressemblions à une famille normale. J'étais heureuse pendant les bons jours de ma mère : elle était celle que j'aimais, et, pendant quelque temps, je pouvais croire que l'intermède allait durer.

Ce qui n'était, hélas, jamais le cas.